

# Essai d'histoire de l'Église « assyrienne »

par Bernard DUPUY

Le catholicos Mar Denha IV, patriarche de l'Église assyrienne de l'Orient, qui est venu à deux reprises à Rome rencontrer le pape Jean-Paul II, est, avec le patriarche chaldéen catholique de Bagdad, le représentant en notre temps de la grande tradition de l'Église syriaque orientale.

\*  
\* \*

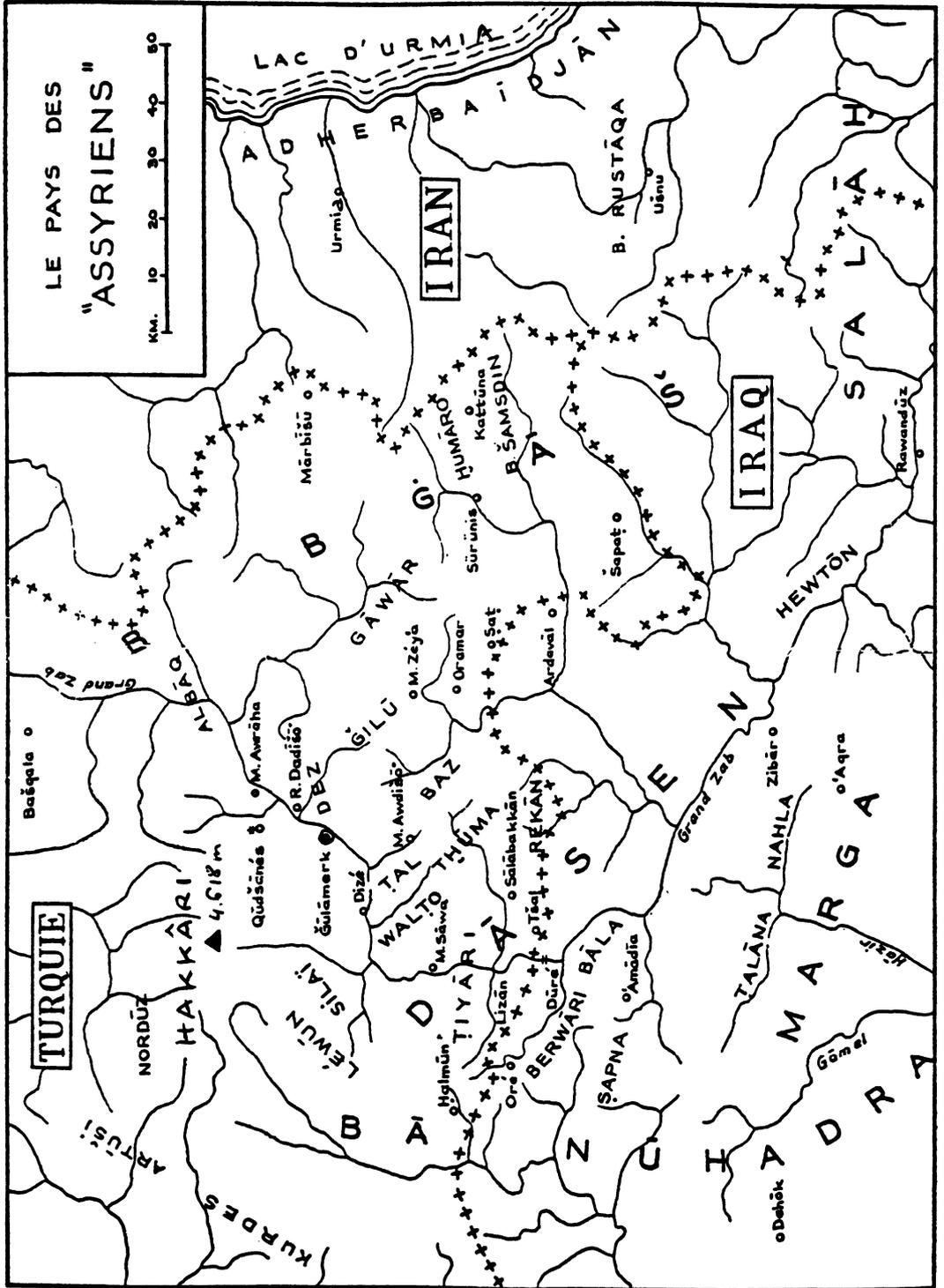
La partie orientale de la chrétienté syriaque, qui a eu à la fin du III<sup>e</sup> siècle son centre à Séleucie-Ctésiphon (et, à partir de 780, à Bagdad), a eu une destinée particulièrement mouvementée et difficile. Au sortir de la longue persécution sassanide (340-632), qui l'avait isolée du reste du monde chrétien, elle se réorganisa en Église autonome autour de son catholicos<sup>1</sup>. Peu après, les chrétiens syriaques connurent une liberté relative en régime islamique en tant que *dhimmis*. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Mongols virent s'établir dans la région ; l'Église syriaque orientale eut alors un catholicos mongol en la personne de l'ongüt Marc, qui prit le nom de Yahbalaha III (1281-1318) et transféra sa résidence à Maragha<sup>2</sup>. Revenue ensuite sous domination arabe, elle transféra son siège à Mossoul.

Cette Église, qui a connu si peu de liberté dans ses régions d'origine, fut missionnaire. Elle connut des extensions remarquables en Inde, d'où est née la chrétienté de la côte malabare, dès le IV<sup>e</sup> siècle, au Turkestan jusqu'à Si-ngan-fou, à l'époque ouigoure, aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

1. Cf. J. Labourt, *Le christianisme dans l'Empire perse*, Paris 1904, pp. 51-82. M.A. Wigram, *An Introduction to the History of the Assyrian Church*, Londres 1910, pp. 56-76 ; F. Dvornik, « National Churches and the Church Universal » dans *The Eastern Churches Quarterly* V (1943) pp. 172-219 et Londres 1944. Sur le titre de catholicos, voir ci-dessous p. 177 note 10.

2. Cf. P. Bedjan, *Histoire de Mar Yahbalaha III*, trad. J.B. Chabot, Paris 1895.

LE PAYS DES  
"ASSYRIENS"



cles, au Tibet et en Chine de nouveau, lors de la domination mongole, à l'époque de Yahbalaha III<sup>3</sup>.

Mais, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'Église syriaque orientale entre dans la nuit. En 1369, c'est en Chine l'avènement de la dynastie des Ming, qui provoque la fin de la seconde chrétienté chinoise. Au Proche-Orient, l'Église subit l'invasion de Tamerlan. Le catholicossat se replie alors en territoire kurde et on perd même les noms de ses représentants. On n'en réentendra parler qu'avec Mar Shim'un IV Bassidi (1437-1447).

A travers deux siècles d'obscurité, l'Église avait cependant survécu dans le massif montagneux du sud-est de l'actuelle Turquie, que l'on appelle l'Hakkâri (4618 m), entre les lacs de Van et d'Ourmiah. Dans la vallée encaissée du Grand Zab, vivait en effet depuis une haute antiquité, au milieu des Kurdes, une population chrétienne de langue syriaque, appelée les « Assyriens ». C'est du moins sous ce nom qu'elle réapparaît alors et l'origine de cette désignation demeure, aujourd'hui même, une énigme pour les savants<sup>4</sup>.

Cette chrétienté « assyrienne » issue de l'ancienne chrétienté syriaque de l'Adiabène, que les hérésiologues byzantins ou latins ont appelée « nestorienne », permit au Moyen Âge la survie de l'Église et du catholicossat de Ctésiphon. Elle a duré jusqu'à notre époque, mais elle a connue de nouveaux drames au cours du XX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Aujourd'hui encore, sa langue traditionnelle est le *soureth* (syriaque), bien qu'il risque d'être supplanté par les langues modernes.

3. Jean Dauvillier, « Les provinces chaldéennes de l'extérieur au Moyen Âge » dans *Mélanges F. Cavallera*, Toulouse 1948, pp. 260-316.

4. J.M. Fiey « Assyriens ou Araméens ? » dans *L'Orient syrien* (1965) pp. 141-160 montre qu'en réalité le terme est dû davantage à la langue syriaque des chrétiens qu'à une continuité ethnique avec les anciens Assyriens. « Le terme « Assyriens » avait déjà disparu dans l'antiquité au profit de celui de « syriens ». Quand le terme « assyrien » ou « syrien » en viendra à signifier « chrétien », il n'aura plus aucune valeur ethnique propre mais sera de plus en plus synonyme d'araméen ». Le Beth Aramâyé sera bientôt appelé Sûristan ou Athorestan. « Chez les auteurs grecs et latins, le nom d'Assyrie tantôt garde le sens classique et signifie l'ancien Empire, donc la grande Adiabène, tantôt désigne la province royale sassanide, celle qui a pour centre les villes de Séleucie et Ctésiphon, donc la Babylonie classique, le futur Al-Iraq al-'Arabi. (...) Athor, nom qui est une survivance historique de la glorieuse Assour, est, il est vrai, le nom ancien de Mossoul. On devine tous les quiproquos que ne peut manquer d'engendrer et qu'a engendrés en fait l'équivoque sur le nom d'Assyrie, à la fois terme administratif civil pour le Sud et terme historique adopté par les chrétiens pour le Nord (...) Entre temps, les entités raciales s'étaient estompées. Les Syriens, c'est-à-dire les chrétiens du nord et du sud de l'Iraq, et notamment les Athoriens de la région de Ninive, n'étaient plus seulement de souche araméenne, mais offraient un mélange de toutes les races, Mèdes, Perses, Parthes, Juifs, Kurdes, sans exclure les descendants des anciens Assyriens, tout cela s'étant fondu à l'intérieur de la grande Église syriaque ». Il est donc assez impropre de nommer toute l'Église par ce qui n'en était qu'une partie, la province d'Athor, c'est-à-dire le pays de Mossoul, mais on retiendra des chroniques locales que ses habitants sont « les plus sages, les mieux faits, les plus beaux de tous les hommes » (Bar Hebraeus, *Le candélabre des sanctuaires*, trad. fr. de Jean Bakos, P.O., t. 22, fasc. 4, p. 98 ; quatrième climat).

5. Cf. R. Baba-Isaac, *Histoire des chrétiens d'Iraq* (en arabe), Bagdad, 1948.

Dans toute l'Anatolie, il n'est pas de pays plus rude que la gorge du Grand Zab et que les sauvages montagnes d'Oramar, découpées par ses affluents torrentiels, où les chrétiens se réfugièrent. Les cimes dentelées des Djilou poussent leurs arêtes au-delà de 3 000 mètres ; l'hiver les coiffe de neige et de tempête et ensevelit, mille mètres plus bas, les hauts alpages où estivent les troupeaux. Les avalanches dévalent les pentes et jettent leurs pierrailles au fond de gorges infranchissables.

\*  
\* \*

Le catholicos vint s'établir au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle à proximité de ces fidèles irréductibles<sup>6</sup>. Le siège du patriarcat, d'abord à Mossoul, fut transféré au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle à Djézireh, puis au <sup>xv</sup><sup>e</sup> au monastère de Rabban Hormizd, près d'Alqosh, puis à Diarbékir, Siirt et Salmas (Perse). En 1638, Shim'un XI gagna les régions d'altitude et s'installa à Ourmiah au milieu des clans montagnards. A la suite des guerres entre Turcs et Perses à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, il quitta Ourmiah pour passer dans le clan des Djibou, puis dans celui des Diz. Enfin Shim'un XIII Denha (1662-1700) « grimpe » à Kotchannès (Qudshanès), petit village d'altitude accroché au rebord d'un plateau dans un amphithéâtre de montagnes grandioses ; il vécut là chez les Berwari, clients du puissant clan des Siyari. Il était ainsi à proximité immédiate de Djulamerk, la résidence de l'émir kurde, qui est encore aujourd'hui la capitale de la région.

Ainsi s'édifia sur une base tribale une société originale dont l'isolement garantissait l'indépendance. Elle était répartie en sept « clans » (Grand Djilu, Bas Tiyâri, Tkhouma, Diz, Baz, Petit Djilu, Haut Tiyâri, selon l'ordre traditionnel de préséance). Le chef de chaque clan, ou *malik*, était élu à vie avec l'agrément du catholicos. Le plus grand clan, Bas Tiyâri, réunissait environ la moitié de la nation et possédait le sanctuaire traditionnel de Mar Sâwa. La petite tribu de Diz assurait la défense du catholicos. Les membres des « clans » étaient des hommes « libres », ou *Ashiretté*. Autour des clans subsistaient, non moins mystérieux par leurs origines, une autre catégorie d'Assyriens dits *Rahatté* ou « vassaux » non musulmans du pouvoir ottoman. Ceux-ci vivaient dans la soumission aux Turcs ou aux Kurdes, mais les clans s'efforçaient d'exercer une certaine protection sur ces chrétiens *Rahatté*<sup>7</sup>. Les Assy-

6. Cf. Jean-Maurice Fiey, *Assyrie chrétienne*, 3 volumes, Beyrouth 1965 et 1968. Traditionnellement, la Babylonie, la Perse et Athor étaient les trois régions centrales de l'Église syrienne orientale (cf. Patriarche Timothée, *Lettres aux moines de Mar Maron*, éd. Mgr Bidawid, p. 85, trad. p. 117, et Thomas de Marga, *Book of Governors*, t. II, p. 40). Cf. J.M. Fiey, *art. cit.* (note 4) p. 144, note 17. Les « Assyriens » ont pour eux le mérite de leur fidélité : elle leur vaut en adoptant ce nom d'avoir retrouvé leurs titres d'antiquité, comme d'autres peuples l'ont fait aussi à notre époque dans ces régions.

7. Selon J.M. Fiey, « Proto-histoire du Hakkâri turc » dans *L'Orient syrien IX* (1964), pp. 443-472, « le peuple "assyrien" habitait déjà ces montagnes au début de notre ère. Il a même gardé dans ses légendes des reflets de la période pré-chrétienne :

riens *Ashiretté* montent à cheval ; ils sont même si pointilleux sur ce point d'honneur qu'ils n'hésitent pas à retoucher quelque peu le récit évangélique et qu'ils donnent un cheval à Jésus-Christ pour son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux, à la place de l'âne traditionnel mais méprisable, seule monture que le musulman permet aux *Rahatté*.

Entre Kurdes et Assyriens, il régna pendant des siècles une convi-  
vance tribale sur pied d'égalité. Les Assyriens étaient intégrés dans la  
structure du système féodal kurde et rendaient hommage à l'émir. Cette  
obédience n'avait rien d'une sujétion, mais elle impliquait la soli-  
darité des armes : au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, lorsque l'émir kurde fut défait  
par les Turcs et envoyé en exil en Égypte, ce furent les Assyriens qui se  
soulevèrent et obtinrent son rétablissement dans sa seigneurie de  
Hakkâri. Cette parité islamo-chrétienne originale, différant totalement  
du droit commun des chrétiens vivant sous la loi musulmane en *dhimmis*,  
n'a pas eu d'autre exemple, sinon plus tard, à beaucoup plus grande  
échelle, dans le cas du Liban<sup>8</sup>.

Au cours des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, le catholicos lié aux coutumes  
de cette vie tribale fut soumis à une disposition non conforme aux  
anciens canons de l'Église : il devint héréditaire. Le catholicos était  
choisi dans la « beth Abuna » (c'est-à-dire de la « maison de la famille  
du père »). Cette pratique fut la source des divisions qui se produisirent  
aux siècles suivants dans la communauté assyrienne. En 1450, le catho-  
licos Mar Shim'un Bassidi prit même sur lui de désigner avant sa mort  
son successeur en tant que « gardien du trône » (*Natôra de Kûrsia*).  
Pour assurer cette succession il ajouta une disposition particulière, qui  
avait peut-être une origine antique dans le monachisme syriaque : il  
obligea le catholicos au naziréat. Il fut établi que le futur élu ne devait  
jamais avoir mangé de viande, fût-ce dans le sein de sa mère. Celle-ci  
devait donc s'abstenir de cet aliment pendant sa grossesse. Ainsi les  
futurs dignitaires étaient-ils nécessairement issus de la famille du hiérar-

« Sans doute, la thèse du Dr. Asahel Grant *The Nestorians or The Lost Tribes*, Lon-  
dres 1844, qui voyait en eux les restes des dix tribus perdues d'Israël, semble bien peu  
probable, mais a-t-il inventé pour les besoins de sa cause que la famille patriarcale se  
croyait descendre de la tribu de Nephtali (p. 181) et que les voisins musulmans des  
Nestoriens n'ont jamais douté de leur antiquité sur place (p. 225) ? » En tous cas race  
pure ou mélange de Juifs de l'ancienne Adiabène, d'Araméens persécutés, de Kurdes  
convertis, et même mâtinés d'Arméniens, les *Nâshé de Tûra*, les « gens de la monta-  
gne » se présentent depuis toujours comme des guerriers chrétiens mêlés aux Kurdes  
du Hakkâri (...). « Les chrétiens n'avaient pas toujours le dessus ; à la fin du x<sup>e</sup> siècle,  
cinq mille personnes furent massacrées au pays de Dâsen et les populations furent pro-  
visoirement dispersées. On les retrouve à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle et au début du xiv<sup>e</sup> alliés  
aux Mongols et combattant à leurs côtés contre les Kurdes et les Arabes. Ce sont les  
fameux *Qayatshiyé*, ou troglodytes, montagnards et mercenaires chrétiens dont il est  
question dans le récit de la ruine d'Erbil, qu'ils avaient peut-être précipitée » (pp. 470-  
471).

8. Cf. P. Rondot, *Les chrétiens d'Orient*, Paris, 1955, pp. 152-170.

que, garante de la tradition et dans laquelle les précautions alimentaires étaient suivies et aisément contrôlées<sup>9</sup>.

Mais en 1551, la règle de désignation du nouveau catholicos par le catholicos lui-même, qui était observée depuis un siècle environ, provoqua une réaction quand le catholicos Mar Shim'un VII Bar Mama désigna pour lui succéder un enfant de huit ans. Un groupe d'évêques, déjà mécontents du catholicos parce qu'il n'avait pas procédé à la nomination de métropolitains sur les principaux sièges de crainte que ceux-ci ne prétendent remettre en cause le système de désignation au catholicosat, et irrités par son népotisme montagnard, se réunirent à Mossoul et désignèrent par élection un prêtre comme catholicos, Jean Sulaqa, supérieur du monastère de Rabban Hormisd, près d'Alqosh. Restait à procéder à la reconnaissance officielle et à l'ordination de ce dernier<sup>10</sup>. En dehors du Hakkâri, l'Église assyrienne avait gardé des communautés à Edesse, Damas et surtout Jérusalem, où se trouvait la Custodie de Terre sainte confiée aux franciscains. Le recours à Rome parut à ces évêques une démarche de rigueur en ce cas difficile, comme l'avait fait aussi en pareil cas le métropolitain jacobite d'Edesse, Abdallah, en 1444. Une importante délégation de notables fut envoyée à Jérusalem, puis un voyage organisé à Rome, où Jean Sulaqa fut reçu, interrogé sur sa doctrine, ordonné et finalement investi du pallium comme « patriarche des Syriens orientaux », Shim'un Bar Mama étant qualifié de « patriarche de Babylonie »<sup>11</sup>. Mais, dès lors, il y eut deux lignées hiérarchiques. A son retour le pieux et loyal Sulaqa fut l'objet de manœuvres politiques et assassiné par le pacha d'Amadiyah, à l'instigation peut-être de Shim'un Bar Mama lui-même.

Mar Sulaqa avait eu le temps de créer des évêques. Dans les décennies qui suivirent, il y eut ainsi une hiérarchie assyrienne traditionnelle, « nestorienne », héréditaire, siégeant au monastère de Rabban Hormisd, et une hiérarchie unie à Rome, « chaldéenne », élective, qui eut son siège successivement à Diarbékir, à Siirt, à Salmas (en Perse, au nord du lac d'Ourmiah) et à Ourmiah. Mais les coutumes et le désir d'indépendance reprirent le dessus et, pour être plus libre, le catholicos

9. Ce système de dévolution héréditaire comporte un grave inconvénient : il peut amener sur le trône patriarcal un enfant, entièrement dominé par sa famille et spécialement par une sœur aînée elle-même issue d'une mère qui s'était abstenue de viande pendant sa grossesse dans l'attente d'un garçon. La mère participe alors au caractère sacré du catholicos. Et la fille également : la tradition veut que la fille née de la sorte poursuive son abstinence jusqu'à ce que le jeune patriarche parvienne à sa majorité. Les conséquences de ce système se ressentiront jusqu'en 1920 (Cf. ci-dessus p. 166).

10. Cf. le remarquable article de Joseph Habbi, « Signification de l'union chaldéenne de Mar Sulaqa avec Rome en 1553 » dans *L'Orient syrien* XI (1966), pp. 99-132 et 199-230, avec bibliographie.

11. La bulle de confirmation de Jean Sulaqa, sous le nom de Shim'un VIII, parle de Shim'un VII Bar Mama comme « de bonne mémoire » avec la formule canonique : « qui extra romanam Curiam debitum naturae persolvit », c'est-à-dire « qui a accompli sa fonction sans prendre en considération sa communion avec Rome ». La formule n'implique aucun jugement négatif d'ordre doctrinal ou juridictionnel, mais indique une situation de fait.

Simon XIII Denha (1662-1670), à l'occasion d'un conflit local, partit s'établir à Kotchannès, en pleine montagne kurde et, coupant avec Rome, rétablit la modalité héréditaire de succession du catholicos<sup>12</sup>.

Paradoxalement, c'est dans la lignée traditionnelle qu'il y aura désormais des tentatives d'établir des liens avec Rome, recherchés non pas en vue de vérifier une quelconque orthodoxie doctrinale ou liturgique, mais en vue d'obtenir une légitimité, eu égard aux conflits que suscitaient les nominations du catholicos. D'abord hésitantes, ces tentatives finirent par aboutir, donnant naissance en 1681 à Diarbékîr à une première union avec Rome<sup>13</sup> puis, après diverses péripéties, en 1830, à l'Église chaldéenne unie, dont le patriarche résida à Mossoul, puis à Bagdad<sup>14</sup>. La lignée issue de Sulaqa, elle, était remontée au Hakkâri.

\*  
\* \*

Le catholicos de Kotchannès, inséré dans la vie tribale du Hakkâri, exerçait dans la vie politique un rôle modérateur. Pendant des siècles, le catholicos assyrien et l'émir kurde avaient vécu en bon accord, jugeant conjointement des litiges entre les clans ; l'autorité de l'émir primait sur celle du catholicos mais il arrivait que celui-ci agisse comme son ministre. Mais cette situation se modifia au XIX<sup>e</sup> siècle quand l'Empire ottoman commença à sortir de sa stagnation. Après l'insurrection de l'émir kurde Bédîr Khan en 1843 et 1845, l'émirat kurde fut supprimé<sup>15</sup>. Un firman « confirma » en revanche le catholicos comme chef légal des Assyriens, le plaçant sous le droit commun des dignitaires chrétiens en Turquie. Il devint ainsi, au plan civil, l'égal des autres patriarches.

On avait ainsi au XIX<sup>e</sup> siècle des « Assyriens de la montagne », réputés « nestoriens » et des « Assyriens de la plaine », en majorité Chaldéens catholiques<sup>16</sup>. C'est au cours de ce siècle que des missionnaires anglais se rendirent dans les montagnes du Hakkâri pour y visiter les chrétiens. L'ambassade assurait leur protection. Ils découvrirent une

12. J. A. Assemani, *De Catholicis seu Patriarchis Chaldaeorum et Nestorianorum commentarius historico-chronologicus*, Rome, 1775.

13. Cf. Albert Lampart, *Joseph I (1681-1696). Ein Beitrag zur Geschichte der Unionbestrebungen der Nestorianer von Sulaqa bis 1700*, Einsiedeln, 1966.

14. G. Beltram, *La Chiesa Caldea nel secolo dell'Unione*, coll. « Orientalia christiana periodica », n° 83, Rome, 1933.

15. Cf. (anonyme), « Histoire de Bed er-khan » dans *Revue de l'Orient chrétien*, V (1900), pp. 649-653.

16. Les premiers avaient leur catholicossat à Kotchannès : c'était la « lignée des Shim'un ». Pour les seconds, le catholicossat nestorien était toujours à Rabban Hormizd : c'était la « lignée des Elie ». Celle-ci s'est éteinte avec la constitution en 1830 du patriarcat chaldéen. Cf. Samuel Giamil, *Genuinae relationes inter Sedem apostolicam et Assyriorum orientalium seu Chaldaeorum Ecclesiam*, Rome, 1902. On peut trouver une liste généalogique des deux séries de patriarches dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, XI/1, col. 261-263.

communauté toujours fidèle à ses coutumes séculaires, qu'elle gardera intactes jusqu'à la Première Guerre mondiale<sup>17</sup>. L'émir kurde du Hakkâri et celui du Bohtan sentirent alors que les chrétiens risquaient de leur échapper tandis que le pouvoir ottoman visait à réduire le tribalisme kurde. Les chefs religieux excitèrent contre les chrétiens favorisés par les étrangers, Bédir Khan, l'émir de Bohtan, qui fit en 1843 et 1845 un grand carnage de chrétiens et saccagea les missions européennes. La répression ottomane, exigée par Londres, entraîna alors la destruction des émirats kurdes du Hakkâri et du Bohtan, mais les chrétiens en payèrent aussi lourdement le prix. Ce fut l'époque du premier exode des Assyriens.

Les conséquences de ce changement de statut de la communauté assyrienne furent tragiques pour le patriarcat de Kotchannès. En 1912, Shim'un XIX Benjamin (1903-1918) se tourna vers la Russie tandis que son neveu, Nemroud, et une partie de son peuple, proche des Chaldéens catholiques, se montraient loyaux à l'Empire ottoman. Il en résulta un conflit inexpiable au cours duquel Shim'un XIX fut accusé d'avoir fait assassiner son neveu. En 1917, quand les Russes se retirèrent du pays, les Assyriens furent massacrés au même titre que les Arméniens<sup>18</sup>. 20 000 Assyriens émigrèrent en 1918 en Union soviétique, tandis qu'un plus grand nombre, 60 000 environ, rejoignirent la zone anglaise, à Bakouba sur la frontière iranienne, au nord de Mossoul. C'est alors que Shim'un XIX fut assassiné. Son frère Paul qui lui succéda sous le nom de Shim'un XX, mourut bientôt de tuberculose (1918-1920). Le mode de succession familiale entraîna la nomination, pour le remplacer, d'un enfant de treize ans, Isaïe, qui prit nom de Shim'un XXI et fut envoyé par sa famille parfaire son éducation en Angleterre et l'Église fut pratiquement dirigée alors par sa sœur aînée Surma Khanem. Quand le jeune catholicos revint en Iraq en 1929, il connut des difficultés avec le gouvernement et, en 1933, fut contraint de quitter l'Iraq. Il se réfugia à Chypre, puis en Angleterre et enfin, en 1949, à Chicago. Depuis 1954, il réside à Thurlock, près de San Francisco. Pendant ce temps, ses fidèles demeuraient sans pasteur en Iraq, tandis que les Assyriens des États-Unis, méfiants à l'égard des réformes qu'il préconisait — il introduisit le calendrier commun<sup>19</sup> — ont constitué une

17. A cette époque, la communauté, jusque là qualifiée en Europe de « nestorienne », reçoit et reprend sa désignation nationale d'« assyrienne », en dépit du caractère incertain du terme. C'est en 1869 que l'Anglais Badger, présentant un rapport à la *Church Conference* de Liverpool, exprime la *solemn conviction* que les « so called Nestorians » ne professent pas l'hérésie de Nestorius et seraient prêts à accepter le Concile d'Ephèse si l'Église anglicane venait à leur secours. Cf. G.P. Badger, *The Nestorians and their Rituals*, 2 vol., Londres 1852. En 1886, l'archevêque anglican Benson, de Cantorbéry, proposa l'adoption du terme d'« Église assyrienne », qui a fini par être adopté par ses membres eux-mêmes.

18. J. Naayen, *Les Assyro-Chaldéens et les Arméniens massacrés par les Turcs*, Paris, Barcelone et Dublin, 1920.

19. Shim'un XXIII part., *The History and Doctrine of this Most Ancient Church of Christ: The Church of the East*, Trichur, 1961. Le soi-disant « évêque » Ishag A. Awdisho de Bagdad fit opposition.

Église assyrienne américaine indépendante de lui, forte de 25 000 membres, dont le chef est aujourd'hui l'évêque Ashour Bawai. En 1962, Shim'un XXIII tenta cependant de revenir dans son pays. Il visita le Liban, l'Iran et l'Inde, mais ne put rentrer en Iraq. Il se fit représenter au Concile Vatican II. En 1965 il voulut décider plusieurs réformes, en particulier l'adoption du 25 décembre comme date de Noël. Ce projet fut le motif d'une opposition déclarée au sein de la communauté et en 1968 les opposants élurent comme catholicos pour le remplacer le métropolite de l'Inde, Mar Thoma Darma, qui s'établit à Bagdad avec l'accord du gouvernement et qui prit toutes les Églises sous sa juridiction. Mais ce dernier mourut en 1969 et, au moment où se préparait l'élection de son successeur Mar Addai II, Shim'un XXIII réapparut, avec l'appui du gouvernement iraquien et tous les honneurs. Il était reconnu le 21 mai 1970 « chef suprême de la communauté assyrienne ». Mais le 26 août 1973 il renonçait à ses fonctions et retournait à San Francisco. Il y eut un gardien du siège par interim jusqu'à la nomination de Mar Denha IV Khanania, qui fut élu à Londres le 15 octobre 1976 par six évêques<sup>20</sup>.

Mais entre temps, Mar Addai II, successeur de Mar Thoma Darma avait été élu par cinq évêques et reconnu par le gouvernement de Bagdad. Mar Denha dut transférer son siège à Téhéran.

Un nouvel exode est survenu au Hakkâri dans les années récentes, au lendemain du coup d'état militaire du 12 septembre 1980 en Turquie. On a vu alors émigrer de nouveau de nombreux chrétiens des provinces du Hakkâri, du Bohtan<sup>21</sup>, de Siirt<sup>22</sup> et ses environs, des villes de

20. Autour du catholicos Mar Denha sont regroupés un métropolite en Syrie, Mar Yuhannan, un à Bagdad, Mar Surkhis, un à Chicago, Mar Aprem, un au Liban, Mar Narsai. Au cours de ces mutations, les Assyriens de l'U.R.S.S. n'ont pas reçu de métropolite et beaucoup sont passés à l'orthodoxie russe. A Trichur (Kerala), les *surayees* (syriens) qui, au nombre de deux mille, n'ont pas suivi les réformes de Mar Abimalekh Timotheos et sont restés attachés à la juridiction de Mar Denha, ont actuellement un évêque, Mar Timotheos. Cf. *Oriente cattolico. Cenni storici e statistiche*, quatrième édition, Rome, Cité du Vatican, 1974, pp. 383-384, et *Orthodoxia*, 1984, Ostkirchliches Institut, Regensburg, 1984, pp. 69-70. Les Assyriens sont environ 175 000 (Iraq 50 000 ; États-Unis 30 000 ; Syrie 12 000 ; Iran 20 000 ; U.R.S.S. 45 000 ; Inde 15 000 ; Europe 3 000) et les Chaldéens 210 000 (Iraq 185 000 ; Iran 12 000 ; Syrie 4 000 ; Liban 3 000).

21. A la suite des migrations intérieures à la Turquie, la population assyro-chaldéenne du Bohtan s'était considérablement accrue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais victimes du massacre général de 1915, puis de celui de 1925-1927, les Assyro-chaldéens n'ont cessé depuis lors de souffrir du pillage et des mauvais traitements conjugués des Turcs et des Kurdes. Récemment, les villageois et les montagnards assyro-chaldéens du Bohtan ont été contraints d'abandonner leurs terres, leurs foyers et leurs biens. Commencé en 1977 à destination d'Istanbul ou de l'Égypte, ce nouvel exode s'est étendu en 1980 vers l'Europe. La ville de Harbol, localité la plus importante du Bohtan, à huit kilomètres de la frontière irakienne, peuplée exclusivement d'Assyro-chaldéens, a été victime à maintes reprises des incursions de l'armée turque poursuivant en territoire irakien les miliciens kurdes.

22. Dans la région de Siirt, qui fut à un moment le siège patriarcal assyro-chaldéen (de 1555 à 1580), ne restent plus sur place que trois mille âmes hantées par la peur de la persécution. Les autres ont trouvé asile en France.

Midyat et Diarbékir. Les villageois assyro-chaldéens de la province de Hakkâri, issus des cinq villages suivants : Bazyan, Esché, Gasnakh, Meer et Hoz, ont déserté leur réduit montagnard très difficile d'accès, où ils avaient trouvé refuge durant des siècles. Commencé en 1980, l'exode s'est amplifié en 1982 et 1984.

Aujourd'hui les Assyro-chaldéens ne représentent plus que 4 500 personnes en Turquie alors qu'ils étaient au nombre de 250 000 au début du siècle. Au Hakkâri même il ne reste que 500 Assyro-chaldéens, alors que cette région en comptait plus de 80 000 en 1914. Il y avait plus de cent cinquante églises, sanctuaires et monuments religieux assyro-chaldéens<sup>23</sup>. Soixante ans après la signature du traité de Lausanne, les clauses relatives à la protection des minorités (art. 36 à 44) ne sont toujours pas respectées par la Turquie en ce qui concerne les chrétiens syriaques du Tur Abdin ou du Hakkâri.

\*  
\* \*

Mais il est une question qui jusqu'à aujourd'hui demeure non entièrement résolue. Depuis quand, par qui, pourquoi, au nom de quoi, cette ancienne Église orientale et, de plus, ses héritiers actuels sont-ils qualifiés de « nestoriens » ? La question demanderait une étude plus approfondie que nous ne pouvons le faire ici<sup>24</sup>.

Il est certain que l'Église syrienne orientale est toujours demeurée attachée aux Pères de sa tradition, en particulier aux trois grands noms de Diodore (de Tarse), de Théodore (de Mopsueste) et de Nestorius, qu'elle mentionne dans ses diptyques parmi les docteurs grecs depuis l'époque du catholicos Babai le Grand (497-503). Au synode de Dadishô, tenu en 424, lors de la période de paix et de tolérance inaugurée par le roi sassanide Yazdegerd, l'Église de Séleucie-Ctésiphon, qui n'avait jamais été dans la dépendance d'Antioche, se reconstitua. Cependant elle ne participa pas au concile d'Ephèse (431) où fut condamné Nestorius, et elle ne suivit pas le mouvement d'hellénisation suscité en Osrohène par Rabbula. Durant tout le cinquième siècle, l'Église syrienne sera divisée entre l'Est et l'Ouest, entre Edesse et Nisibe, par un conflit qui prendra par moments une tournure tragique. Une christologie « nestorienne » a certainement été professée par Barsauma, théologien le plus en vue de l'école théologique de Nisibe, fondée en 457 par Narsai — mais Barsauma est demeuré une figure très controversée et mourut assassiné (496) — et par le synode de Beit Lapat (484). Il paraît cependant évident que cette théologie n'a pas creusé un sentier profond chez les syriens orientaux, qui ont défini leur position davantage par rapport au monophysisme que par rapport à la définition de Chalcédoine, qu'ils n'ont jamais connue. Il est d'ailleurs peu probable qu'ils aient

23. Cf. J.M. Fiey, *Jalons pour une histoire de l'Église en Irak*, Paris 1970.

24. Renvoyons aux données excellemment rassemblées par J.M. Fiey, « Relations entre frères divisés en Iraq de la conquête arabe à nos jours » dans *Proche Orient chrétien* (1966), pp. 120-132.

su le grec. Plus déterminant est leur rejet du théopaschitisme monophysite — qui leur fit écarter la formule « qui a été crucifié pour nous » ajoutée au Trisagion de la liturgie par les jacobites —, afin d'éviter de dire que la divinité elle-même avait pu souffrir. Les controverses seront assez profondes puisqu'on en retrouvera l'écho aux origines de l'islam<sup>25</sup>.

La position traditionnelle de l'Église syrienne de l'Orient nous est fournie par la formule de Babai le Grand : « Il y a en Christ deux natures, deux hypostases (ou natures subsistantes), et un seul *prosôpon* ». La formule ne s'oppose pas à celle de Chalcedoine<sup>26</sup>. Mais elle relève d'une conceptualité différente. L'union en Christ est dite « prosôpique », non « hypostatique ». La communication des idiomes ne trouvera jamais sa place dans cette perspective, d'où le rejet de l'expression de « mère de Dieu » pour celle de « mère du Christ ». Mais ce sont les monophysites, puis les byzantins, qui qualifièrent les fidèles de l'Église orientale de « nestoriens ». Eux-mêmes n'eurent connaissance que fort tard de ce terme et ne se l'appliquèrent qu'exceptionnellement. Aussi quand, en 1444, les « nestoriens » de Chypre, complètement isolés, demandèrent leur rattachement à Rome, ils prièrent leurs interlocuteurs de ne pas employer cette dénomination, mais de les appeler « Chaldéens ».

Chaque fois que les prétendus nestoriens vinrent à Rome et présentèrent leur confession de foi traditionnelle dans les termes mêmes de la formule de Babai qu'ils avaient gardée — ce fut le cas lors du voyage de Mar Jean Sulaqa en 1552 —, le moins que l'on puisse dire est que l'on eut peine à croire en leur bonne foi. On voulait qu'ils fussent « nestoriens » et l'on supposait que, voulant se justifier, ils entendaient cacher leur hérésie sous de subtiles interprétations<sup>27</sup>. C'est pourtant en termes très clairs que Mar Sulaqa avait exposé la foi de son Église :

Et de même que l'Essence divine est une et qu'elle contient trois hypostases (*qnoma*), ainsi dans la personne (*parsopa*) du Verbe il y a deux natures (*kyana*), et unique est la filiation. Après l'union, les deux natures demeurèrent donc, ainsi que les deux hypostases, inséparables maintenant et toujours. Les natures demeurent sans confusion, ainsi que les hypostases sans corruption, et le sage comprend qu'Il est Seigneur et homme... « Christ » indique exactement deux formes qu'il réunit en une [parfaite] unité... Et ces deux formes, unies en Notre-Seigneur, ont une seule vertu et une seule volonté, une domination et une puissance. Voilà pourquoi je confesse et je crois que le Christ est Dieu devenu homme, et homme devenu Dieu. Je confesse que la Personne (dans l'original : *qnoma*) du Verbe prit un principe de notre espèce dans lequel Il accomplit l'économie du salut universel et du renouvellement<sup>28</sup>.

25. Cf. B. Dupuy, « Où en est le dialogue entre l'Orthodoxie et les Églises dites monophysites ? » dans *Istina* XXXI (1986), pp. 357-370, spéc. pp. 360-361.

26. Babai le Grand (m.682) déclare que ce concile « a mis en déroute tous les monophysites » (D.T.C. XI/1, col. 291).

27. Cf. S. Giamil, *Genuinae relationes*, op. cit. (note 16), pp. 160 et ss. Les formules avancées étaient tout à fait anciennes et traditionnelles ; elles ne peuvent donc être taxées, comme il fut fait, de « formules ambiguës visant à obtenir l'union ».

28. Texte cité par J.M. Vosté, « Mar Johanan Soulaqa » dans *Angelicum* 8 (1931), pp. 210-211 et traduit par J. Habbi, art. cité (note 10), p. 218. Cf. J.M. Vosté, « Catholiques ou Nestoriens ? » dans *Angelicum* 7 (1930), pp. 515-523.

Cette profession de foi, évidemment, ne fut pas considérée par les théologiens romains comme conforme à Chalcédoine et ils exigèrent qu'il en signât en même temps une autre. Aujourd'hui, il est convenable de penser que, sous bénéfice de quelques explications et précisions, elle paraîtrait suffisante. Tels sont exactement la portée et l'enjeu des récentes visites de S.S. Mar Denha IV à Rome.

Cette incompréhension continua d'exister dans les relations entre les Églises chalcédoniennes et les représentants de l'ancienne Église chaldéenne. Quand les Portugais arrivèrent en Inde du Sud, ils établirent aussitôt la communion avec eux. Ce n'est que par la suite qu'ils furent convaincus par des ministres venus d'Europe qu'il fallait rectifier les erreurs nestoriennes de leur fidèles. Mais les missionnaires anglicans envoyés au Hakkâri se persuadèrent les premiers de l'erreur que comportait le titre de « nestoriens », que les chrétiens en question ne se donnaient pas eux-mêmes.

À la vérité, les dits « nestoriens » restent attachés au nom de Nestorius, qui figure dans leurs dyptiques, mais nullement à la doctrine de Nestorius lui-même. Quoi qu'il en soit de la théologie de ce dernier<sup>29</sup>, ils sont surtout attachés à la tradition exégétique de Théodore de Mopsueste ; ils sont plus « théodoriciens » que « nestoriens ». Au cours de sa visite à Rome du 7 au 9 novembre 1984, le catholicoṣ Mar Denha IV a demandé à Jean-Paul II qu'on cesse de désigner son Église du terme de « nestorienne » et il a souhaité qu'un jour vienne prochainement où le pape et lui-même pourraient exprimer ensemble leur foi commune en Jésus-Christ<sup>30</sup>. Les travaux des historiens et des théologiens ont d'ores et déjà contribué à montrer qu'une telle déclaration serait possible.

Les chrétiens de l'Église assyrienne de l'Orient sont les témoins d'autres perceptions christologiques que celles qui se sont imposées dans l'Église impériale d'Occident sous l'influence surtout de Cyrille d'Alexandrie. C'est sous ce jour que leur exégèse et leur théologie devraient être redécouvertes aujourd'hui et permettre un dialogue fructueux. C'est ce qu'avait pressenti il y a quelques années le P. Raymond Tonneau à propos de l'œuvre de Théodore de Mopsueste qu'il connaissait bien, et qu'il déclarait n'être à aucun titre « nestorienne ». Il n'est que temps, en tous cas, d'abandonner une épithète qui sert encore trop souvent aujourd'hui à qualifier cette antique et respectable fraction de l'Église, qui a tant souffert pour le nom du Christ au cours de son histoire.

29. Il y a dans l'anglicanisme une tendance à vouloir comprendre ou même réhabiliter Nestorius lui-même. L'exposé le plus assidu en ce sens est celui de J.F. Bethune-Baker, *Nestorius and his Teaching. A Fresh Examination of the Evidence*, Cambridge, 1908. Voir aussi L. Hodgson, « The Metaphysics of Nestorius » dans *Journal of Theological Studies* XIX (1918), pp. 46-55.

30. Le patriarche de l'Église assyrienne de l'Orient a répondu depuis à l'invitation de Jean-Paul II en participant à la journée de prière pour la paix à Assise.